

Marc 3, 22 à 30 / Mt 26, 50 à 53 / 2Co 10, 1à 5

En abordant ce très déconcertant récit de Marc, il faut rappeler le contexte culturel qui l'a vu naître. Nous sommes en présence d'une conception archaïque et populaire de la médecine qui voyait dans la maladie physique ou mentale le résultat d'une possession démoniaque. L'acte de guérison consistait à chasser les esprits impurs du malade afin qu'il recouvre la santé.

Une telle vision des choses, certes non scientifique, Jésus l'a partagée sans réserve. Sa dimension de guérisseur et d'exorciste est fortement soulignée par les évangélistes. La plupart de ce qu'on appelle les miracles sont en fait des guérisons. Indiscutablement Jésus a cru à l'existence des démons comme à celle de leur commandant en chef Satan. Est-ce à dire que nous devrions faire de même ? Je me contente de remarquer que cette croyance n'est mentionnée dans aucune confession de foi... On reste donc libre d'y adhérer ou pas.

Mais cela importe peu. Il doit nous suffire de reconnaître dans ces représentations (que certains trouveront naïves) une des formes du mal qui nous concerne tous, la maladie, puisqu'il peut à tout moment nous arriver de passer de la rive des bien-portants à celles des souffrants.

Marc raconte que des scribes sont descendus spécialement de Jérusalem pour inspecter ce guérisseur galiléen dont la réputation grandit. Ces experts théologiques sont sans doute liés au Temple. Ils décrètent que la source du pouvoir de Jésus, c'est Baal Zebul, une déité occulte vénérée par les Philistins, totalement étrangère à la foi d'Israël. En d'autres termes, Jésus est accusé de sorcellerie. L'accusation est extrêmement grave. Elle installe dès les premières pages de l'Évangile une tension dramatique entre Jésus et ses adversaires qui va monter en puissance jusqu'à l'acmé de la croix.

Jésus y répond par l'absurde. L'accusation des scribes est une contradiction dans les termes. Si Jésus est un sorcier qui guérit des malades, cela voudrait dire qu'il se sert du pouvoir maléfique de Satan pour chasser le mal. Mais Satan ne peut se chasser lui-même. Si Jésus guérit des malades, c'est qu'il n'appartient pas au même royaume que Satan. Son pouvoir lui vient d'ailleurs. Il attaque les démons de l'extérieur parce qu'il n'est pas de la même essence qu'eux.

On peut déjà retenir une chose : Il ne sert à rien de retourner contre le mal les armes du mal, car plutôt que de le détruire, cela le renforce. En empruntant ses méthodes et ses moyens pour en venir à bout, on lui redonne de la vigueur. Il suffit de considérer l'état du monde et de l'humanité pour s'en convaincre.

Combien de causes, nobles et justes dans leur principe, finissent pas devenir injustes en raison des méthodes employées ? Dans les efforts que nous déployons pour nous dégager de l'oppression et de l'injustice, nous affrontons fatalement d'autres hommes, vis-à-vis desquels nous serons amenés à recourir à notre tour à des formes d'injustice. C'est le fameux slogan révolutionnaire « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté ! », par lequel le libérateur se transforme en persécuteur.

C'est aussi le cas de figure du persécuté de la veille qui devient le bourreau de demain. J'en trouve une magistrale illustration dans la trajectoire de l'Église. Au début les chrétiens sont des persécutés qui suivent un Messie crucifié. Mais dès que leur Église se retrouve en position dominante, les choses changent. Ils instrumentalisent le pouvoir temporel, ils inventent

l'Inquisition pour brûler les hérétiques et les sorcières, ils prêchent la croisade, ils bénissent les canons, ils colonisent à tour de bras et ainsi de suite. Ils font cela avec une parfaite bonne conscience, persuadés d'œuvrer pour l'avancement du règne de Dieu.

Donc retourner contre Satan ses propres armes revient à le renforcer. Il peut tranquillement laisser ses ennemis le renforcer.

Je rapproche maintenant cette posture de Jésus de celle de Gandhi. Dans la lutte contre les Anglais pour l'indépendance de l'Inde, Gandhi avait introduit le concept bouddhique de l'*ahimsa*, que l'on traduit par non-violence, et qui est bien dans la tonalité de mon passage.

L'idée est de haïr le péché et non le pécheur. S'opposer à un système mauvais, l'attaquer c'est bien, mais s'opposer à son auteur et l'attaquer, cela revient à renforcer ce que l'on combat, le venin de la haine se répandant partout.

De même la non-violence revendiquée par Jésus est une clé importante pour comprendre la croix. Au disciple qui sort son glaive pour le protéger des soldats qui viennent l'arrêter, Jésus dit « Tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée » (Mt 26,52). On retrouve un principe identique: Si le Christ n'a pas opté pour la violence armée afin de résister à ses adversaires, c'est parce qu'il aurait renforcé le mal au lieu de le mettre à nu, de le démasquer par le paradoxe de la croix.

Je ne dissimule pas l'extrême difficulté de mettre en application ce principe. Je ne voudrais pas être taxé d'angélisme. Gandhi, malgré son immense audience, n'est pas parvenu à empêcher le déchainement de violence qui a accompagné la scission de l'Inde avec le Pakistan. On mesure ici la lucidité de l'Épître aux Romains : Le juste vivra par la foi et la foi seule, car les œuvres humaines sont par nature incertaines et ambiguës...

De sorte que nous constatons que le mal ne vient pas toujours de l'extérieur. C'est que souligne l'image de la maison qui revient à quatre reprises dans la petite parabole chez Marc. La maison représente l'intimité de l'être humain. C'est de moi qu'il s'agit et c'est en moi d'abord que le combat doit être livré. Parce que le mal n'existe pas seulement dehors, il existe aussi en moi.

On pourrait dire de manière large que chacun a ses démons. Chacun obéit sans le savoir à des forces puissantes, à des penchants à la fois extérieurs et intérieurs à lui. Il y a une dialectique constante entre la raison et la strate de l'âme où s'agitent les démons. La rationalité est une couche de surface qui cède sous la pression un jour ou l'autre. Il arrive que nos démons prennent le dessus, qu'ils nous poussent à l'erreur, qu'ils induisent des comportements agressifs ou destructeurs. Cela n'a rien d'extraordinaire, l'expérience de l'irrationnel est plutôt une dimension ordinaire de l'existence. Seulement elle peut mettre en danger notre vie et celle des autres.

Que faire ? Face à cette révélation à la fois intime et pénible, l'Évangile recommande de ne pas jouer au fort. Jésus prend l'image d'un homme fort qui habite sa maison. Mais ce fort n'est pas si fort que ça: il se laisse surprendre, ligoter et piller. Ce faux fort n'est pas maître chez lui. Claire mise en garde contre les fanfaronnades. Nous ne contrôlons que peu de choses. Se croire assez fort pour vaincre le mal par ses propres moyens, c'est se surestimer. La défaite est certaine.

Pour chasser nos démons –au minimum pour les apaiser– nous avons besoin de recourir à une puissance supérieure à nous-mêmes. Une puissance transcendante qui agisse en nous

mais qui ne vienne pas de nous et dont nous ne soyons pas l'origine. Une puissance qui ne soit pas du même royaume que nous ni de la même essence.

Jésus a puisé sa puissance auprès du Père céleste qui l'inspire. De même pour nous. Il faut en appeler à ce même Père qui, nous a-t-il enseigné, est aussi notre Père divin, afin qu'il agisse à notre place. Il est frappant que la dernière demande de la prière de Jésus soit : Délivre-nous du mal ! Ainsi la seule chose qui dépende de moi, c'est mon ouverture spirituelle à une puissance qui peut agir en moi en venant d'ailleurs. Je dois commencer par m'avouer vaincu puis demander à un Autre de vaincre à ma place. « Nous sommes des êtres humains, écrit l'apôtre, mais nous ne combattons pas d'une manière purement humaine » (2Co 10,3). Nous sommes des êtres humains, dans toute l'humilité de leur corps et de leur incarnation (littéralement nous sommes des « marchant dans la chair »). Nous sommes aussi des êtres reliés à un centre qui se tient au-delà d'eux et plus loin qu'eux. C'est de cet au-delà et de ce plus loin que doivent se mener les batailles décisives.

Ce qu'il faut retenir de mon passage de ce matin est qu'au bout du compte la lutte contre le mal, contre n'importe quelle forme du mal y compris les maladies, est une lutte qui comporte une dimension spirituelle. Une lutte qui ne peut se mener sans le secours de l'Esprit.

Dans cette lutte, nous prendrons soin de ne pas confondre ce qui est du Saint Esprit et ce qui n'en n'est pas.

Vincent Schmid

7 mars 2010

Dimanche des malades